

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

# JOURNAL D'HYGIÈNE POPULAIRE

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE DE LA PROVINCE DE QUÉBEC.

VOL. I.

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1884.

No. 13.

Toutes communications concernant l'administration et la rédaction doivent être adressées : JOURNAL D'HYGIÈNE POPULAIRE, Boite 2027, P. O., Montréal.

## HYGIÈNE URBAINE.

L'été dernier, le choléra éclata en Europe, et y fit les ravages dont tout le monde a lu le sinistre récit. Au Canada l'opinion publique s'est ému, le gouvernement fédéral établit une quarantaine sévère, le conseil de salubrité de Montréal ordonna une inspection minutieuse des voies de communication de la ville.

Ce premier mouvement accompli, le fléau s'éteignant graduellement en France, l'émoi autrefois si vif, fit place à un calme plat. Les gardiens de la santé publique satisfaits du résultat acquis, attendent le retour du printemps pour continuer leur œuvre. Nous croyons que c'est une erreur.

Le choléra sévit encore en Italie, et vient de faire son apparition à Paris. de là à Montréal, il n'y a qu'un pas. Nous connaissons ses migrations périodiques, il est grandement à craindre qu'il nous visite au printemps prochain. Le cas échéant, trouverait-il Montréal dans des conditions convenables de salubrité? Nous regrettons d'avoir à déclarer que le choléra trouverait ici un champ très fécond d'expansion. Boues, ordures et immondices, tel est le milieu fertile que nous aurions à lui offrir.

Nous n'exagérons rien en disant que cinquante pour cent des voies publiques sont malpropres, que soixante pour cent de nos cours sont remplis de déchets de toute sorte en décomposition.

Nous faisons donc appel à l'intelligence et au dévouement des Pères de la Cité. Nous les prions de poursuivre l'œuvre commencée au mois de Juin. Que l'on fasse une inspection rigoureuse de toute la ville, maisons et dépendances, voies publiques et canaux. Cette tâche peut être accomplie en moins de quinze jours. Chaque citoyen recevrait avis d'avoir à se conformer sous trois jours de délai, aux règlements de la cité. Les inspecteurs sanitaires veilleraient à leur exécution, et, une fois encore, Montréal brillerait des splendeurs d'une propreté inconnue jusqu'ici. Trois résultats avantageux découleraient d'un semblable mouvement.

1o. Le choléra nous visitant, aurait peu ou point de prise au milieu de nous.

2o. Les maladies contagieuses qui règnent habituellement ici, exerceraient beaucoup moins de ravages.

3o. Le pourcentage de la mortalité diminuerait considérablement.

N'est-ce pas suffisant pour stimuler le zèle de nos édiles et de tous les citoyens. Allons! que le mot d'ordre soit donné? propreté en haut et en bas, propreté partout.

Dr BEAUSOLEIL.

## LES BUREAUX DE SANTÉ.

Le docteur Rochard, de Paris, disait dans une de ses dernières conférences :  
 " La mort et la maladie coûtent à la France une somme qui dépasse la moitié de son budget. Si l'on pouvait diminuer d'un dixième cette mortalité on réaliserait une économie annuelle de cent soixante millions, ce qui constituerait un magnifique budget de la santé. Il est facile, ajoutait encore l'illustre médecin, il est facile cependant de diminuer la rançon que les nations paient chaque année à la maladie et à la mort. L'hygiène est en mesure de fournir tous les moyens nécessaires à cette fin. "

Notre statistique vitale n'est pas encore assez complète pour que nous soyons en état de donner le montant du tribut que notre jeune pays paie chaque année à la maladie et à la mort. Chacun peut en faire un calcul approximatif, en observant le nombre de victimes que la maladie et la mort font tous les jours à nos côtés. On se convaincra aisément que la taxe du médecin et du fossoyeur est la plus lourde des taxes qui pèsent sur le pays. Cependant il doit être possible en Canada de diminuer cette dure et pénible rançon, et ici, comme en France, l'hygiène doit être en mesure de nous en fournir les moyens.

Il n'entre pas dans le cadre restreint d'un article de journal de traiter une question si vaste et si complexe. C'est le devoir de la science médicale, — elle a à son service des revues périodiques, dans lesquelles elle peut donner à ces questions tous les développements nécessaires pour les faire comprendre du public. Il lui incombe de ne rien négliger pour la diffusion des notions hygiéniques. Le pays n'a qu'à écouter et à mettre en pratique les bons conseils qu'il recevra de la science sur cette manière.

Il est mieux d'en faire l'aveu de suite : notre pays est bien arriéré sous ce rapport. On compte trop sur la salubrité de notre

climat, et on ne tient pas assez compte des causes qui peuvent l'altérer considérablement; le déplacement, la densité de la population des villes et la nature des industries qu'on y exploite. Il y a mille causes enfin qui peuvent modifier les conditions climatiques d'un pays. Nous avons trop négligé la question de l'hygiène. A vrai dire, cette question est tout à fait ignorée dans la plus grande partie du Canada, et la ville de Montréal est à peu près la seule municipalité qu'i s'en occupe sans passion. Le département sanitaire de la ville a été établi en 1868, et placé sous la direction du Docteur Larocque, qui est encore à la tête du *Bureau de santé*. — Malgré toute la perfection que pourrait avoir l'organisation du département sanitaire de Montréal; il ne sera d'aucune utilité, tant que les autres municipalités du Canada ne l'auront point pratiquement mise en opération. Il faut une organisation municipale qui doit se fondre dans l'organisation provinciale qui doit disparaître à son tour dans une organisation fédérale. Nous ne pourrons en arriver là que par une législation à l'effet de rendre la statistique vitale obligatoire. Si la profession médicale réussit à donner cette législation au pays, et à populariser les notions de l'hygiène, parmi les populations des villes et des campagnes, elle aura rendu un service incalculable au pays.

Quant à ce qui concerne la ville de Montréal, le Dr Larocque a réussi, avec beaucoup de persévérance dans son dur labeur, à établir un système complet de statistiques vitales. On n'a qu'à consulter ses rapports annuels sur l'état sanitaire de la ville et on pourra se convaincre que ces rapports sont complets, et qu'ils contiennent des statistiques aussi exactes qu'il est possible de les faire. M. le Dr Larocque s'est mis en rapport avec les bureaux de santé de Londres, de New-York et de

plusieurs autres villes des États-Unis, dans le but de faire la comparaison de l'état sanitaire de ces différentes villes avec celui de Montréal. L'organisation faite par le Dr Larocque embrasse; 1o la statistique vitale; 2o l'inspection de la ville au point de vue sanitaire; 3o la vaccination; 4o les drainages. Plusieurs améliorations importantes restent encore à faire dans ce département, et nul doute que les membres du conseil ne négligeront rien pour donner à la ville un bureau de santé complet et parfait dans ses moindres détails.

La vie est un capital trop précieux pour lécher sur les moyens de le conserver. C'est le temps ou jamais de commencer ce travail. L'épidémie est à nos portes, les victimes du choléra se chiffrent par milliers tous les jours en Europe, dans des pays avec lesquels nous avons des relations commerciales multipliées. En huit jours il peut être au milieu de notre ville.

Que nos autorités municipales ne perdent pas un instant à prendre les moyens nécessaires de prévenir les ravages du fléau au milieu de nous.

A Montréal appartient l'honneur de donner encore l'exemple.

(*Le Monde*).

#### HYGIÈNE PUBLIQUE.

Nous ne saurions mieux démontrer l'importance et l'utilité de notre journal qu'en reproduisant ici une correspondance publiée à la date du 20 Juillet 1874 dans la *Mine*, sous la signature de Mr. J. L. Archambault, l'un de nos collaborateurs. Nos lecteurs se convaincront que la question n'est pas nouvelle, mais la publication du journal d'hygiène populaire lui donne toute son actualité.

#### COMMUNICATION.

Monsieur le Rédacteur,

La question de la santé publique devient un problème de plus en plus diffi-

le à résoudre. Tous les jours les journaux sont remplis de discussions qui démontrent combien les opinions de la science éprouvent de peine à se fixer sur un sujet quelconque. Ces dissertations savantes ont bien leur mérite, mais elles n'atteignent pas généralement leur but. Le public qui les lit n'est pas du reste celui qui a le plus besoin d'en tirer profit. La connaissance de l'hygiène fait défaut parmi la classe pauvre de la population, c'est reconnu. Or c'est dans les rangs de cette classe qu'il est nécessaire de répandre et de populariser les principes élémentaires de l'hygiène et de la santé publique. La profession médicale a un rôle important à remplir ici. On nous informe que quelques médecins déjà attachés à la collaboration de l'*Union Médicale* se proposent d'éditer en cette ville un petit journal de la science où seraient consignées leurs observations de chaque jour sur la condition sanitaire de la ville avec des renseignements pratiques. Cette espèce de feuille volante publiée, chaque quinzaine, serait distribuée moyennant quelques centins par tous les quartiers de la ville. C'est là une entreprise que le public saluera avec plaisir. Le corps médical compte des hommes dévoués comme les Drs Larocque, Rottot, Ricard, Desrosiers, Grenier, Brosseau, Laramée, Dagenais, etc., qui donnent déjà le résultat de leurs travaux et de leurs observations dans des écrits remarquables; ils peuvent encore doter la science d'une œuvre philanthropique par excellence. Il n'appartient pas seulement au Bureau de Santé et aux institutions de bienfaisance de travailler au bien-être physique et moral de la ville et de la société en général; car toute législation sur ce sujet reste d'une application difficile; mais il faut l'action conjointe de tous ceux qui s'intéressent à l'importante question de la santé publique.

Faire connaître les causes des maladies épidémiques, donner des moyens simples d'en prévenir le retour, exposer les différents modes de ventilation, de chauffage, etc.; dévoiler les vices de tel ou tel système, donner des conseils sur la nourriture, le vêtement propres au climat et aux saisons, vulgariser en un mot la science dans toutes ses diverses applications avec la vie, les mœurs et le caractère de la société prise, étudiée au jour le jour; tout cela au moyen d'un petit journal mis à la portée de toutes les bourses; telle serait donc l'œuvre vraiment utile. Parcourons toutes les grandes villes d'Europe, étudions les services rendus par les associations sanitaires, par les publications scientifiques, les journaux périodiques de médecine qui ont pris naissance au milieu des grands centres de population à des époques marquées, l'on verra que tous les travaux de ce genre ont eu un excellent résultat.

Ainsi ce sujet s'impose à l'attention des hommes de l'art. Tout ce qu'ils feront pour répandre les saines notions de la science sera un bienfait pour la famille, la société et la religion. En comptant sur l'appui du public, ils pourront aussi espérer recevoir la récompense de leur travaux et la reconnaissance des amis de leur pays.

Je demeure,

Votre, etc., etc.,

J. L. ARCHAMBAULT.

#### LES MALADIES CONTAGIEUSES.

Le point capital en hygiène pour les maladies contagieuses est de chercher à en éclairer la cause et à indiquer les moyens les plus propres à en limiter les ravages.

Aujourd'hui, sous la menace de voir la diphtérie et la fièvre typhoïde régner avec persistance dans notre ville et éclater avec fréquence dans nos campagnes nous devons tendre tous nos efforts pour éloi-

gnor de l'air que nous respirons et des substances dont nous faisons usages dans notre alimentation, les émanations infectes capables d'engendrer la maladie.

La solidarité devant la maladie ne tient compte ni du rang, ni de la fortune. La diffusion des gaz dans les logements infectés de certains quartiers par l'exhalation constante d'émanations qui s'échappent des fosses d'aisance et des usines où l'on se sert de matières organiques est un des éléments de l'air que nous respirons et très souvent la source de beaucoup de maladies contagieuses et épidémiques. Et les habitants des quartiers luxueux n'ont pas raison de se rassurer sur la distance qui les sépare de ces foyers, les imperfections de nos égouts, la direction des vents portent et répandent dans la demeure du riche ces germes nés dans le taudis de la misère.

Ainsi les riches ne devraient pas hésiter à contribuer de leur superflu à détruire dans leur source ces éléments de germes morbides; ils devraient même s'intéresser aux modifications à apporter à nos égouts, à l'abolition des fosses d'aisance, surtout de celles qui ne sont pas en communication avec l'égout, à la disparition des évier dans les cours bouchés toujours ouvertes exhalant, sans cesse la putréfaction, à une inspection compétente et sévère des substances alimentaires, surtout du lait et à l'alignement de nos habitations de ces usines insalubres, etc.

L'organisation de notre conseil d'hygiène est susceptible de recevoir certaines améliorations destinées à accroître ses moyens d'action et à augmenter sa légitime autorité. Comme par le passé et plus encore que par le passé, le comité d'hygiène municipal devrait s'adjoindre des membres parmi les médecins, les chimistes, spécialement désignés par la nature de leur profession.

Ces membres ou auditeurs compétents en hygiène réaliseraient un progrès sérieux dans l'administration sanitaire, s'inspirant des principes de la science médicale. Cette question est donc importante puisqu'elle a trait à la sauvegarde de la santé publique. Avec les connaissances et l'expérience nécessaires en hygiène, la mission de ces membres de la profession médicale ne manquera d'ouvrir une ère nouvelle, éclairant l'autorité dans toutes les questions sanitaires, se constituant en quelque sorte le grand conseil de l'hygiène publique. Nous aimerions voir nos édiles s'occuper de cette question, car nous le répétons notre conseil d'hygiène municipale est susceptible d'améliorations. Nous aimerions avant longtemps à constater progrès dans le sens hygiénique, ça sera alors une bonne fortune et une nouvelle occasion de se féliciter.

Dr J. I. DESROCHES.

LA PHTISIE PULMONAIRE ET LE CONGRÈS INTERNATIONAL D'HYGIÈNE DE LA HAYE.

Nous devons citer ici les conclusions rédigées par M. Vallin, et adoptées par le Congrès d'hygiène de La Haye, dans sa séance du 26 août au sujet des mesures préventives applicables aux cas de phtisie pulmonaire. Elles sont identiques à celles qui ont été votées par la Société des médecins des hôpitaux de Paris, et que nous retrouvons dans le paragraphe III de cette étude.

« Il est aujourd'hui démontré que la phtisie pulmonaire peut, dans certains cas, se transmettre des malades aux individus bien portants. Bien que les chances de cette transmission soient restreintes, la prudence rend nécessaires certaines mesures de préservation.

« 1o Il ne faut jamais partager la chambre et le lit d'un tuberculeux arrivé aux degrés avancés de la consommation ;

2o. La chambre d'un phthisique doit être constamment aérée et ventilée ;

3o. Le danger réside surtout dans les crachats, qui ne doivent jamais être projetés sur le sol ni sur les linges, où en se desséchant ils dégagent des poussières suspectes ;

4o. La chambre, la literie, les vêtements ayant servi aux phthisiques doivent toujours être désinfectés. La vapeur à 100o, et le lavage à l'eau bouillante, sont les meilleurs moyens de désinfection ;

5o. Les convalescents de maladies de poitrine, les sujets faibles et épuisés, doivent surtout éviter le contact prolongé et la vie confinée avec les tuberculeux. »

CONGRÈS INTERNATIONAL D'HYGIÈNE ET DE DÉMOGRAPHIE DE LA HAYE.

*L'utilité et la nécessité de la création de chaires d'hygiène, de laboratoires ou d'Instituts d'hygiène dans toutes les universités,* par M. Jos. FODOR, de Buda-Pest.—L'éminent professeur n'a pu assister au Congrès de La Haye comme il l'espérait ;

mais s'il n'a pu apporter l'autorité de sa parole, il a néanmoins adressé au Congrès le rapport dont il avait bien voulu se charger. Ce rapport, écrit en allemand, a été lu par M. Emmerich, de Munich, M. Fodor croit que le moment est favorable pour demander une organisation complète de l'enseignement et de l'étude de l'hygiène, avec toutes les ressources que l'expérimentation met aujourd'hui au service de cette science. Il propose la nomination d'une commission internationale qui poursuivrait dans tous les pays la réalisation de ces vœux et rendrait compte, au prochain Congrès, des résultats obtenus.

M. le comte SZOR, de Saint-Petersbourg, demande successivement en français et en allemand que ce vœu s'applique à toutes les écoles supérieures, même en dehors des écoles de médecine. Déjà en Russie, en Allemagne, l'hygiène est enseignée dans les écoles polytechniques, d'ingénieurs, etc. ; cette mesure est indispen-

sable et doit être généralisée. La création à cet effet d'un comité international ne lui paraît pas nécessaire; c'est l'œuvre des journaux, des programmes d'enseignement. Un membre du Congrès actuel pourrait être désigné dès à présent pour rendre compte dans deux ans des progrès accomplis dans ce sens.

Après quelques observations de M. ALGLAVE, ces propositions sont adoptées.

(Revue d'Hygiène.)

#### L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE DANS LES LYCÉES ET LES ÉCOLES.

Les modes d'éclairage dont on se sert actuellement dans nos établissements scolaires sont :

1<sup>o</sup> Les lampes à huile, pour éviter l'influence fâcheuse qu'exerce sur la vue des élèves la lumière tremblotante du gaz.

2<sup>o</sup> Des becs de gaz, qui ont en outre l'inconvénient de vicié l'atmosphère des salles d'études (absorption d'une grande quantité d'oxygène et production concomitante d'acide carbonique), tout en disséminant d'une manière très inégale le pouvoir éclairant des sources de lumière.

Dans ces conditions, nous sommes heureux d'apprendre la réussite des essais faits simultanément au lycée Louis-le-Grand et au collège Sainte-Barbe, sous la direction de MM. Lecœur et L'heureux, architectes, pour appliquer la lumière électrique à l'éclairage des classes et des études (lampes à incandescence du système Edison dont le verre est dépoli).

Ayant déjà signalé, les avantages au point de vue de l'hygiène de la vue, de l'éclairage par l'électricité, nous faisons des vœux pour la réussite des essais ultérieurs, et pour la généralisation du système à toutes les écoles de Paris.

Dr ECHO.

#### LA PHITISIE BACILLAIRE DES POUMONS.

##### HYGIÈNE.

##### Préservations extérieures.

Fidèles à notre promesse, nous allons résumer, avec le plus de précision possible le chapitre que M. le professeur Germain Sée consacre à l'*hygiène des phthisiques*.

La phthisie, classée désormais parmi les maladies virulentes, devait naturellement être soumise aux lois de la contagion; mais ces lois varient pour ainsi dire d'une maladie contagieuse à l'autre. Infailliblement inoculable, soit à l'aide des tissus tuberculeux, quelle que soit leur provenance, soit par les crachats des phthisiques; la phthisie présente, sous le rapport de l'inoculabilité, une parfaite analogie avec la variole et la syphilis; il n'y a de différence que dans la résistance des espèces vivantes ou des divers animaux à soumettre à l'expérimentation.

La contagion tuberculeuse s'exerce par deux voies; 1<sup>o</sup> par les voies digestives au moyen des aliments; 2<sup>o</sup> par les organes respiratoires, c'est-à-dire par l'atmosphère.

PRESERVATION ALIMENTAIRE. — Le virus tuberculeux peut pénétrer dans l'organisme à l'aide des aliments; la chair musculaire, et surtout le lait des animaux de la race bovine atteints de pommelière, (phthisie) doivent être gravement suspectés.

Dans ses belles leçons sur la nature vivante des contagions, M. H. Bouley a démontré la grande fréquence de la phthisie chez les vaches et les bœufs (parfois en proportion de 20/20); et d'après Lynt, il existe un véritable parallélisme entre la phthisie bovine et la phthisie humaine; on ne peut s'expliquer cette coïncidence que par l'usage de la chair tuberculeuse ou du lait infecté.

1<sup>o</sup> Chair musculaire injectée. — Des con

séquences graves en découlent pour la police sanitaire des animaux; il s'agira peut-être de soumettre la viande abattue à un examen assez rigoureux, et de proscrire celle qui provient du bétail atteint d'indurations caeciformes des poumons ou des glandes. Le danger est d'autant plus grand que la cuisson de la chair musculaire à 62° ne détruit en rien sa propriété virulente (TOUSSAINT).

2° *Lait bacillifère.*—Si le lait provient d'une vache atteinte de la pommelière généralisée, la transmission par le lait n'est plus douteuse, heureusement la coction à 100° suffit pour enlever au lait ses qualités nuisibles.

**PRESERVATION ATMOSPHÉRIQUE.**—La contagion chez l'homme s'exerce surtout par l'atmosphère, mais par une atmosphère spéciale. Il faut, avant tout, que l'air ambiant soit contaminé par le phtisique, c'est-à-dire par l'air qu'il expire et surtout par les débris de ses produits d'expectoration; la poussière des crachats desséchés, répandue dans les habitations, et mêlée avec les poussières qui se dégagent des vêtements ou des tentures, voilà la véritable cause de viciation de l'air; voilà le grave danger.

On a employé dans ce but toutes sortes de désinfectants, mais si ces substances peuvent détruire les bacilles, elles n'ont aucune action sur les germes ou spores qui résistent à une température de plus de 110°.

Dans ces cas, la précaution élémentaire à prendre, c'est de ne jamais laisser séjourner les matières expectorées dans la chambre du malade.

Pour l'atmosphère des villes et des agglomérations (écoles, ateliers, pensions, lycées, casernes), alors qu'elle est viciée et virulente par la présence des phtisiques, les mesures sanitaires sont hélas! restreintes et infructueuses, parce que la

ventilation, la dispersion des individus, et leur isolement, n'ont pas grande valeur pratique.

**PRESERVATIONS INDIVIDUELLES.**—Le mode de contagion le mieux prouvé, et le plus fréquent, s'opère par le mariage; de tout temps, dans tous les pays, on a cité de nombreux exemples de transmission de la maladie du mari à la femme, et peut être plus souvent d'une manière inverse; les enquêtes commencées sur la contagion sont unanimes pour montrer les dangers de la cohabitation.

Généralement la contagion a lieu par l'air expiré qui provient des bronches remplies de sécrétion bacillaire, ou bien par l'air qui a passé sur ces crachats expulsés et plus ou moins deséchés. La conclusion pratique est facile à prévoir; il y a danger d'épuisement pour le phtisique et danger de contamination pour l'autre époux.

La contagion en général est plus rare, et comme elle s'exerce surtout par les voies respiratoires, il importe de purifier l'air d'une manière absolue, c'est-à-dire de le débarrasser des microphytes et des poussières végéto-animales. Pour atteindre ce but, il faut, par l'alcool absolu, ou par l'acide phénique, désinfecter d'une manière permanente les produits d'expectoration, empêcher leur séjour dans les vases placés près ou loin du lit, enlever le linge qui a été sali, ventiler la chambre du malade dès qu'il l'a quittée.

Dans ces conditions, le premier devoir du médecin est de taire ses doctrines contagionistes, et son premier soin de mettre les précautions indiquées sur le compte de la propreté nécessaire.

**PRESERVATION DES FAMILLES.**—L'hérédité qui ne saurait faire aucun doute pour un observateur attentif, ne doit pas désormais être envisagée au point de vue de cette fatalité qui pèse sur les familles. Que le virus propagé par le père, ou

par la mère, puisse rester à l'état latent chez les très jeunes enfants, et qu'en général il ne se développe qu'après 5 à 10 ans sous forme de scrofale, ou plus tard sous forme de phtisie pulmonaire, il n'y a rien là de surprenant, quand on songe que la syphilis, qui est manifestement héréditaire, et pour ainsi dire inoculée à l'enfant par l'un ou l'autre des parents, peut également tarder à se démasquer, comme l'a démontré le professeur Fournier. Le bacille peut passer par le sang de la mère dans le sang de l'enfant, rester dans cet organisme qui commence par être réfractaire comme le sont certaines races animales.

Les moyens prophylactiques pour contribuer à rendre stérile le terrain qui paraissait devoir féconder le microphyte peuvent se résumer ainsi :

1o. Les exercices physiques et plus particulièrement la gymnastique respiratoire ; 2o l'hydrothérapie ; 3o l'alimentation.

Les exercices gymnastiques développent la force et la capacité respiratoire ;

L'hydrothérapie et les bains de mer produisent les mêmes effets sur les organes de la respiration ;

L'alimentation doit être réglée de façon à ce qu'il y ait une prédominance des corps gras, et surtout à ce qu'il n'y ait pas excès de sels de potasse dans le régime.

**PRÉSERVATION DES PRÉDISPOSÉS.** — Quels sont les procédés pour traiter la *prédisposition*, cette entité physiologique que qui n'est ni définie, ni reconnaissable ?

La théorie de la misère physiologique ou phtisogène et de l'atrophie qui seraient le prélude de la phtisie a été combattue par Schlokow à la Société médicale de Berlin (1833).

Les mesures prophylactiques applicables à toute une famille pour combattre

cette prédisposition qui ne présente aucun caractère distinctif sont pratiquement irréalisables, à l'exception d'une alimentation bien dirigée, et d'exercices gymnastiques appropriés.

**HYGIÈNE DES FAIBLES.** — Les individus qui, par leur constitution grêle, leur aspect atrophique, et surtout par la contexture imparfaite du squelette, semblent les victimes prédestinées à la phtisie, résistent parfaitement aux influences nuisibles, particulièrement à l'infection parasitaire.

Chez les personnes à poitrine mal conformée, à musculature faible et incapable de produire une large ampliation de la cavité thoracique, il faut favoriser l'arrivée de l'oxygène et son absorption en empêchant la stagnation des sécrétions muqueuses dans les bronches ; le problème se résout par la gymnastique respiratoire.

L'irritabilité des muqueuses, autrement dit des dispositions à *s'enrhumer* sous l'influence du moindre froid, ou sous l'impression de la moindre poussière ne conduit pas, par une série de transformations, de l'état chronique à l'état aigu à la production d'une affection parasitaire.

A l'exemple de Laënnec, « qui a tout vu, tout jugé avec son pénétrant génie » M. G. Sée proteste énergiquement contre cette dangereuse opinion, qui après avoir fait propager l'inflammation par continuité et par contiguïté, voudrait voir le tubercule s'engendrer sur place. Il repousse avec non moins d'énergie la série interminable et puérile des précautions prophylactiques, contre le froid et le chaud, contre les vents et les poussières, contre le sec et l'humide, et

« On ne devient pas tuberculeux par suite d'un rhume négligé, écrit Laënnec ; on l'est déjà », le rhume négligé est donc la suite, et non la cause, de la maladie.

Actuellement, du reste, le diagnostic mycrophitaire devance toutes les autres

méthodes d'investigation. « Si vous ne trouvez pas le bacille dans les rhumes négligés, c'est qu'il s'agit d'un vulgaire catarrhe, que vous traiterez par le julep pectoral et la patience. »

DR DE P. SANTA.

### CAUSERIE.

Quel temps maussade ! Dites-moi, benévole lecteur, n'est-ce pas que cette procession interminable de nuages qui se déchirent, à tout instant, sur nos têtes, et nous aspergent d'une pluie fine, glaciale, est agaçante au superlatif ? C'est à briser à jamais avec le *clerc* du temps. Quoi ! pas plus d'une aune de soleil par jour, et quel soleil, bon Dieu ! pâle, étioilé, presque moribond !

Que faire par une semblable température ? Si vous vous risquez hors de votre logis, un froid humide vous pénètre jusqu'aux moelles, une légion de frissons vous assiège. La série des catarrhes (une famille exigeante et tenace celle-ci) prend possession de votre nez, de votre larynx, de vos bronches, etc., etc. ; et le rhumatisme, l'atroce rhumatisme s'empare de votre digne personne, l'obécède, la bouleverse et en fait un misérable objet de pitié.

Laissons au poète rêveur ou amoureux, le souci de redorer le sombre horizon qui nous environne, restons plutôt au foyer et causons un brun des précautions à prendre contre l'influence pernicieuse d'une saison si détestable.

\* \* \*

Une température froide et humide agit sur le corps humain en lui enlevant une grande partie de sa chaleur. De plus elle cause du refroidissement, suspend l'évacuation de la sueur à travers la peau et produit fatalement des rhumes, fluxions de

poitrine, pleurisios, inflammations d'intestins, de vessie, rhumatismes.

Pour prévenir tant de maux, que faut-il faire ? Deux choses bion simples et à la portée de tout le monde : 1o User d'une nourriture substantielle, 2o protéger la surface du corps au moyen de vêtements de laine.

Pour ce qui est de l'alimentation, je crois avoir peu de reproches à faire aux Canadiens-Français, parce que je les regarde comme les plus gros mangeurs qu'éclaire le soleil. Il suffira donc de la régler d'une manière convenable.

Ainsi, le repas du matin devrait consister, tout au plus, d'une assiettée de bouillie d'avoine additionnée ou non de lait et de sucre, d'une once ou deux de viande, d'une pomme de terre, deux onces de pain, le tout généreusement arrosé d'une tasse de thé ou de café.

Les gourments vont bien rire de me voir recommander l'usage de l'avoine, un met si grossier, je les paie en bonne monnaie en leur disant que l'avoine est une nourriture saine et de digestion facile; elle est de plus une nourriture forte qui suffit amplement au développement et à la conservation de nos forces. Elle ne contient pas moins de soixante et dix pour cent de matière nutritive. Je vous fais grâce de sa composition chimique.

Le dîner sera un repas plein, composé des meilleurs mets qu'on pourra se procurer. C'est le repas capital de chaque jour.

Le souper sera aussi léger que le dîner aura été plus copieux.

\* \* \*

« La peau, a dit Currie, est la soupape de sureté de la machine animale ». Le froid et l'humidité en modifient les fonctions, en diminuent l'activité et arrêtent l'exhalation qui doit s'y faire constamment. Cette suppression fait que les pou-

mons redoublent de travail, ce qui provoque une série de terribles désordres dans ces organes infiniment délicats et susceptibles.

C'est pour ramener l'équilibre entre l'exhalation des poumons et celle de la peau que l'usage des vêtements de laine est si fortement recommandé.

Ces vêtements nous protègent contre le froid qui nous environne. Ils excitent la sensibilité de la peau, activent ses sécrétions, développent par tout le corps une chaleur douce et uniforme et la respiration reste dans ses conditions naturelles.

Les vêtements de laine, doivent être changés fréquemment à cause de leur propriété spéciale d'absorber tous les produits exhalés par la peau. Ainsi la chemise doit être changée trois ou quatre fois par semaine, le caleçon, une ou deux fois, les bas tous les jours ou tous les deux jours. On doit autant que possible avoir une chemise de jour et une de nuit. La chemise de jour qu'on laisse sécher la nuit reprend toutes ses qualités premières.

« Nous vieillissons surtout par la peau » à dit Bouchardat, prenons-en donc un soin minutieux et nous lui conserverons une fraîcheur durable.

Un dernier mot qui se rattache directement à mon sujet. Quand comprendra-t-on que l'on doit respirer par le nez et non par la bouche ? Avec un peu d'attention, on éviterait une foule d'affections des plus désagréables, telles que rhumes de cerveau, maux de gorge et de poitrine.

DR BEAUSOLEIL.

#### LE VINAIGRE ANTISEPTIQUE PENNÈS.

Le *Journal d'Hygiène* n'a jamais hésité à donner ses encouragements et ses éloges à ce chercheur infatigable M. Pennès qui, de progrès en progrès a fini par mettre entre les mains des médecins des hôpitaux

de Paris un excellent agent thérapeutique dans le traitement des maladies contagieuses, parasitaires ou zymotiques.

Employé en lotions ou en pulvérisations (1 partie de vinaigre contre 4 parties d'eau), le vinaigre antiseptique a le double avantage de modifier heureusement les surfaces malades, et d'assainir agréablement l'atmosphère ambiante.

Il nous paraît superflu de donner ici les noms des quarante-huit chefs de service des hôpitaux qui en ont préconisé et généralisé les applications, mais en rappelant que le vinaigre est à base d'acide salicylique et d'erythryptus, nous justifions parfaitement son emploi prophylactique et préventif dans les diverses manifestations de la fièvre typhoïde et du choléra.

#### FEUILLETON.

##### LA JOURNÉE D'UN TRISTE PERSONNAGE.

Pour vous tenir ma promesse à propos des boissons alcooliques, je ne crois pas mieux faire que de vous raconter la journée d'un habitué de café comme il y en a tant.

Il s'éveille en bâillant, sa tête est lourde, son haleine est chaude, sa bouche mauvaise; parfois il a des nausées et ce qu'il appelle sa pituite. Il éprouve un sentiment de fatigue général; aussi, pour dissiper son malaise et s'ouvrir l'appétit, ne manque-t-il pas, en sortant, de prendre un bitter ou un vermouth (*sic*).

À peine a-t-il déjeuné qu'il revient au café. Qui pourrait l'en blâmer? L'infusion de moka n'est-elle pas le complément indispensable du repas? Le voyez-vous lâbas, assis devant cette table, avec ses compagnons ce chaque jour, entouré d'un épais nuage de fumée de tabac? Il est grave, silencieux; c'est qu'il fait sa partie de domino, et il est tout entier aux émotions du double six. Au surplus, je l'aime

mieux ainsi que lorsqu'il cause politique ; au moins il ne déraisonne pas. Après le café sont venus les petits verres, puis la chartreuse, puis la bière. Mais le temps passe, les nécessités de la profession commandent ; il faut se quitter. Certes il n'est pas gris, mais sa figure est colorée, ses oreilles sont rouges, son œil est brillant avec un regard légèrement voilé. La physionomie est béate, mais pas spirituelle ; on comprend, en le voyant, qu'il n'a besoin de rien.

Cependant la journée est longue ; elle ne se passera pas sans qu'il ne repaïsse au café. En entrant, il est accueilli par un gracieux sourire de la dame de comptoir. Il s'assoit toujours à la même table. Alexandre, qui connaît ses habitudes, lui apporte sa pipe, un bock et le *Siccle*. De temps à autre il interrompt sa lecture pour humer une gorgée de la blonde liqueur, et chaque fois il fait entendre un petit claquement de langue qui est sans doute sa manière de manifester sa satisfaction ; puis par un mouvement de projection du menton en avant, il ramène sa lèvre inférieure au devant de la supérieure pour recueillir, en les aspirant, les dernières effluves du breuvage german.

Mais la pipe est finie, le journal est lu, le verre est vide, d'autres soins l'appellent ailleurs.

Avant le dîner, il reviendra prendre son absinthe. Sans elle il ne dînerait pas, il n'y tient guère à ce repas. « Je ne dîne, me disait-il un jour, que pour prendre mon café. Quand il me manque, je suis vraiment bête. » J'aurais été lâché de le lui faire remarquer ; mais, entre nous, avant ou après, je n'ai jamais trouvé la moindre différence. Le repas est à peine terminé qu'il revient au café. Une fois, au moment où il allait y entrer, je me permis de lui dire : « Eh ! pourquoi donc ne prenez-vous pas votre café chez vous ? Vous

pourriez certainement en avoir d'aussi bon qu'à l'estaminet, et je ne conçois pas que vous alliez le boire dans cette atmosphère empestée et malsaine. Quels attraits pouvez-vous y trouver ? — Mais j'y trouve une réunion d'amis ; c'est l'un qui entre, l'autre qui sort ; les garçons qui circulent, le bruit des tasses, le choc des verres, l'éclat des lumières ; c'est le mouvement, c'est la vie. » Ajoutons à cela qu'après le café, on boit, on joue, on boit encore, puis on boit toujours, et cela jusqu'à deux deux heures du matin. Il rentre alors chez lui, gorgé de bière et d'eau-de-vie, pas ivre, mais échauffé. Toute sa personne exhale une odeur infecte d'alcool et de tabac. Sa femme, qui l'a longtemps attendu, s'est endormie auprès du berceau de son enfant. Ce spectacle ne le touche pas ; mécontent de lui-même et des autres, car il a perdu au jeu, il lui cherche une mauvaise querelle ; l'enfant se réveille et pleure. Notre homme n'en maugrée que plus fort et maudit le mariage et la famille. Au café, on n'a pas de semblables ennuis ! « Voilà dix ans que je suis mariée, et c'est tous les jours la même chose », me disait un jour une femme encore jeune.

En vieillissant, souvent il prend de l'embonpoint, son visage se colore, son nez rugueux prend une teinte vineuse, ses oreilles charnues deviennent violacées, ses lèvres épaisses ont une puissance d'aspiration comparable à la ventouse de la pieuvre, ses paupières granuleuses et rouges laissent voir un œil injecté et brillant, sans autre expression que celle d'une certaine excitation dépourvue d'intelligence. Il est gai, jovial, ne se préoccupe guère du lendemain ni des malheurs de la France ; nous nous en sommes aperçu pendant l'invasion. Pourvu qu'il y ait encore de la bière dans son bock et du tabac dans sa pipe, tout lui est égal. Un matin on le

trouvera mort dans son lit d'une attaque d'apoplexie. « C'est dommage, dira le garçon de café, car c'était un bon enfant ! En voilà un qui buvait bien une chope ! » Il n'inspirera pas d'autres regrets et n'aura pas d'autre oraison funèbre.

Parfois, au contraire, les années ont sur lui une autre influence. Il devient nerveux, impressionnable. Il mange la fortune de sa femme ; laisse ses enfants dans la misère sans aucun remords ; mais il ne peut lire un fait divers un peu émouvant sans qu'un sanglot étrangle sa voix, sans qu'une larme mouille sa paupière, il devient pleurnicheur. En même temps que son intelligence s'amoindrit, son physique trahit la dégradation de son âme ; son teint devient pâle, ses chairs flasques et tombantes, les commissures des lèvres s'abaissent par suite de l'usage continu de la pipe et donnent à sa physionomie un aspect caractéristique ; l'œil est atone, le regard, terne, a quelque chose de mélancoliquement bête ; sa tenue n'est plus soignée comme autrefois ; ses habits sont tachés, et plus d'une fois une goutte de liqueur s'échappant de sa lèvre débile vient maculer son linge. Ses mains sont tremblantes, ses digestions pénibles et laborieuses. Un sentiment de lassitude et de tristesse envahit tout son être et lui fait rechercher dans les alcooliques une excitation devenue nécessaire. Avec le temps, tous ces signes de décadence se prononcent de plus en plus ; et, d'étape en étape, ou plutôt de chute en chute, il arrive finalement à la phthisie pulmonaire, à l'albuminurie ou à la paralysie générale.

En dehors de ses connaissances professionnelles, il ne sait rien ou peu de chose. Il n'ouvre jamais un livre ; en revanche, il lit le *Siècle*. C'est dans ce journal qu'il puise toutes ses notions de morale, de religion, de politique et d'histoire ; aussi

comme il en parle ! Je me trompe, une fois il a parcouru l'*Histoire des Girondins* de Lamartine, et, depuis, il croit connaître la révolution française. Quand le soir il ne peut s'endormir, il lit les *Passe-temps secrets de Napoléon III* ou les *Amours de Louis XV*.

Ce personnage, vous le connaissez tout, vous le coudoyez dans la foule, vous le rencontrez dans la rue à chaque pas. C'est lui qui remplit les débits de boisson, les cafés, les alcazars, les cercles, avec des avances, des variétés infinies qui dépendent de sa situation sociale, de son éducation, du milieu qu'il fréquente ; mais c'est toujours le même homme avec les mêmes habitudes qui amènent fatalement la même dégradation physique, intellectuelle et morale. Et dire que par ce temps de suffrage universel il forme en France peut-être le quart des électeurs ! Tristes suffrages !

DR NOTTA.

#### UNE VISITE A L'HOPITAL.

##### CANCERS.

Ce buveur d'Absinthe a un *Cancer au pyloric*, ouverture par où les aliments sortent de l'estomac. Le *Cancer* l'ayant fermée, l'estomac se remplit, puis ne peut se vider que par des vomissements, les matières sont corrompues.

Le *cancer* de celui-ci, à la langue, est causé par l'abus du Tabac. Il ne peut que difficilement avaler du bouillon. — Il faut extirper ce cancer, et le malheureux va subir une douloureuse opération.

##### ABCES.

Un *Abscès* dans l'arrière-bouche de ce fumeur qui ne peut parler ni manger. L'abcès comprimant le larynx, il y a danger d'asphyxie.